

**N**ous  
étions cinq,  
ce matin-là.  
Cinq jeunes  
militaires de  
dix-huit à vingt  
deux ans

casqués, bottés, en uniforme kaki, la mitrailleuse en bandoulière. Les yeux sans cesse mobiles et fureteurs, nous arpentions à longueur de journée les ruelles, poussant parfois une porte au bout du canon, pour surprendre ceux qui préparent un mauvais coup.

Une fois de plus, la ville traversait une période de tension. L'avant-veille, un attentat avait fait un mort et six blessés; une patrouille avait surpris, puis capturé le poseur de bombes.

– Ces salauds, je les ferai payer, vociféra le Chef.  
Se dirigeant vers la proche banlieue, il avançait à

grandes enjambées, à la tête de notre groupe. De temps en temps, il se retournait:

- Dépêchez-vous! Il faut leur faire peur très vite. Ça les empêchera de recommencer.

- On a déjà capturé le coupable, répliquais-je.

- Il a tout avoué durant l'interrogatoire. Nous savons où se trouve sa maison; nous y allons!

- Pourquoi faire, puisque l'homme est derrière les barreaux?

Sans ralentir sa marche, le Chef me fixant par-dessus son épaule, hocha la tête; il n'avait que faire de mes arguments! De petite taille, notre Capitaine se haussait du buste à chaque mouvement. Son ceinturon, trop serré, faisait ressortir l'embonpoint des hanches qui s'évasaient à partir d'un dos étriqué. Sa casquette, très enfoncée sur la tête, dissimulait son front, ses yeux. Son col toujours boutonné, ses manches jamais retroussées, il ne découvrait ni son cou, ni ses bras, même en temps de repos. On aurait dit que la partie charnelle de son apparence, celle qui ne relevait pas de l'empreinte militaire, le gênait et qu'il cherchait - se greffant à sa fonction - à n'être qu'un uniforme, qu'un équipement!

- Toi, David, arrête de poser des questions. Obéis aux ordres, comme les autres, me lança-t-il.

Le Chef avançait en martelant le sol, en soulevant des nuages de poussière dans lesquels nous nous engouffrions à sa suite. Sa voix se fit tonitruante:

- Où cela mène-t-il d'hésiter, de discuter? Nulle part! Crois-moi David, un jour, c'est à toi qu'on finira par poser des questions.

L'indignation lui coupait le souffle, il s'immobilisa, durant quelques secondes, et me fit face:

- Enfin, avec qui es-tu? Peux-tu me le dire?

- Tantôt ici, tantôt là-bas... Avec la justice, murmurais-je.

Sans attendre ma réponse, il était reparti. Mes compagnons, qui s'amusaient de cette joute, me regardaient sans hostilité. Sans comprendre non plus où je voulais en venir.

De notre expédition, je m'attendais au pire: un

châtiment global s'abattant sur le quartier; ou bien des représailles envers la famille du terroriste; ou encore un geste malhabile, un mot de trop qui déclencherait de nouvelles violences. Comment tout cela allait-il se terminer?

Je tentais, pour la paix de ma conscience, de justifier ces actions punitives. « C'est la panique qui nous fait agir ainsi », me disais-je. La peur du présent s'ajoutant à nos peurs millénaires. « Moi aussi, le souvenir des atrocités qui s'abattent sur notre peuple depuis des siècles me glace le sang ». J'étais jeune, je voulais vivre. J'étais en plein désarroi.

Ceux d'en face n'avaient-ils pas, eux aussi, de quoi s'alarmer? N'avaient-ils pas des raisons de se soulever contre nous: victimes d'hier, devenues ces redoutables adversaires d'aujourd'hui? Mon esprit s'épuisait dans ce va-et-vient.

•       •       •

Après une demi-heure de marche, nous étions parvenus au bord de l'agglomération. Une dizaine de soldats en armes faisaient le guet; ils étaient là depuis la veille pour prévenir ou mater le moindre soulèvement. S'approchant d'eux, le Chef échangea quelques mots. La « guerre des pierres, » que je ressentais comme de pathétiques appels au secours, avait repris dans une partie des territoires.

A l'entrée du village, le Chef se jucha sur un monceau de gravier, étira le buste, le cou, tendit tous ses muscles, et nous toisant:

- Suivez-moi. Exécutez mes ordres à la lettre. C'est tout.

Il dirigea sa visière dans ma direction; ses yeux demeurant invisibles. Bravant le soleil et ces vents de sable, qui jaunissent périodiquement la région, il ne portait jamais, comme la plupart d'entre nous, des lunettes teintées. La contraction de ses mâchoires gommait ses lèvres. J'entendis:

- David, tu ranges tes états d'âme, ou bien tu t'en vas! J'étais resté.

Je resterai jusqu'au bout, dans l'espoir, peut-être, de tempérer certaines exaspérations, certains emportements? J'étais loin d'imaginer une situation aussi douloureuse que celle qui allait se présenter. - Gardez vos mitraillettes bien en

vue. Il faut leur donner la frousse, dès le début. Autrement c'est vous qui trinquerez!

Nous avançons, le dos arrondi, à pas élastiques, entre les petites bâtisses. De tous les recoins, des dizaines d'yeux nous surveillaient. Je sentais leurs regards comme des flèches entre mes épaules, sur ma nuque.

Dans le ventre du quartier, les ruelles se firent plus étroites. Je reconnus la maison verdâtre dont le balcon avait fini par s'effondrer; le mur ocre, plus délavé, devant lequel le marchand de fruits ordonnait son étalage; le banc de ciment où les vieillards, à chaque crépuscule, échangent leurs souvenirs. Je me rappelais les lieux, distinctement.

Jadis, les jours de congé, ma mère me déposait chez Aziza. Celle-ci faisait des ménages dans notre immeuble; maman et elle s'étaient beaucoup liées. Tout cela remontait à une quinzaine d'années, je devais avoir huit ans. Ma mère, qui était veuve, travaillait durement pour m'élever.

Plus tard, la situation s'étant détériorée, les passages d'une zone à l'autre étaient rendus impraticables. Aziza n'apparaissait plus dans notre immeuble. Nous ne faisons plus le chemin inverse.

J'avance prudemment, tandis que le passé m'envahit. Par moments, je souhaite m'arrêter, reculer; à d'autres, je veux au contraire accélérer notre marche. Je me revois, lâchant la main de ma mère et courant vers la masure où Amin, qui a mon âge, joue à la marelle devant le seuil, attendant ma venue.

Plus tard, Aziza paraît et nous invite à pénétrer dans sa maison. Elle nous comble de mots tendres, nous gave de gâteaux fourrés de dattes et de noisettes. Ensuite, elle empaquète tout un lot de friandises dans un papier journal pour maman.

Aziza fabrique un pain qui ressemble à de vastes, fines et rondes serviettes. Elle le déchire en larges parts, le bourre de fromage de chèvre baignant dans l'huile d'olives, enroule le tout. Elle nous le tend ensuite au bout de ses doigts: « Mordez ». Nous y mordons, Amin et moi, tour à tour. J'entends encore nos rires, le sien:

- Vous avez les mêmes petites dents. Vous laissez les mêmes marques sur mon pain!

Dans la chambre contiguë, les quatre petits piaillent. Prenant plaisir au plaisir qu'elle nous offre, Aziza, durant quelques minutes, les laisse à leurs cris. Puis, elle court vers eux pour les calmer.

• • •

C'est bien vers le logis d'Aziza que nous nous dirigeons. C'est bien le même: en plus vétuste et, à mes yeux d'adulte, en plus exigü. Des plaques de chaux se sont décollées, laissant à vif des pans lépreux sur les murs. Brûlée par le soleil, l'étoffe noire, qui servait de volets aux deux lucarnes, est devenue bistre. La porte, repeinte chaque année, est du même jaune-safran.

Un de mes compagnons me confie:

- C'est la maison du terroriste. Le Chef leur fera payer ce mort d'avant-hier. Son père et sa mère ont disparu dans les camps. Ici, durant toutes ces guerres, il a perdu trois autres membres de sa famille. Il ne s'en remettra jamais!

---

## II

---

Ils ont trouvé Selim la nuit dernière, après l'attentat.

Les funestes nouvelles se propagent comme l'éclair. Mon jeune frère s'était abrité chez des amis, tout près de la galerie où il avait déposé sa bombe. Nous ne l'avons pas revu depuis des mois. Il change souvent de domicile.

Après la mort de notre père, qui s'est éteint il y a trois ans, Selim fait de brèves apparitions pour revoir ses frères et soeurs; pour embrasser notre mère Aziza, à qui il reste profondément attaché.

Il garde, en apparence, un visage tranquille; mais sa peau, qu'une variole précoce a ravagée, est souvent parcourue de frémissements. Ses cheveux bouclés, tassés, lui font un casque noir; son front se plisse, ses yeux d'ébène flamboient. Il mord parfois ses lèvres pour retenir un trop-plein de colère. Mon jeune frère est vêtu avec soin: un jeans usé mais propre, un tee-shirt vert fraîchement lavé; des baskets, utiles pour fuir à toutes jambes.

Selim se rebellait déjà contre la résignation de notre

père. A moi, il reproche de rechercher le dialogue à tout prix.

Notre mère le supplie de se calmer. Il ne veut pas l'entendre :

- Vous vivez comme des larves! Moi, je n'accepte pas. Je n'accepte plus!

• • •

Avant-hier la bombe a sauté : il y a eu un mort et trois blessés graves. Selim est passé aux aveux. Notre mère souffre ; elle en veut à la terre entière. Je souffre aussi, tiraillé entre ce frère que j'aime, et ce mort innocent. Cette lutte aveugle m'horripile. J'accepte mal que les hommes, devant leur mort, ne cessent de se massacrer.

- Tu souffres en silence, Amin; mais les autres agissent! rétorque mon frère. Chassés de notre sol, humiliés depuis des décennies, réduits à une attente sans fin... Que nous reste-t-il à espérer? Tes pensées généreuses, c'est bien beau! Mais à quoi mènent-elles? A quoi?

Nous nous disputons, nous en venons aux mains. Son corps, son âme, se crispent. Les miens aussi.

Brusquement, il s'en va, nous jetant un dernier regard d'exaspération et de tendresse. Nous restons alors sans nouvelles durant des jours et des jours...

• • •

Cette nuit, ma mère et les petits cherchent le sommeil. Ils sont une dizaine d'enfants : ses propres filles et fils, s'ajoutant à ceux de ses trois aînés. Leurs générations se chevauchent.

Je fais le guet à l'extérieur. L'aube est largement entamée; je respire mieux; durant le plein jour, les risques d'incursion sont moindres. Avant d'entrer dans la maison pour dormir à mon tour, j'aperçois, dans un rideau de poussière, cinq hommes en armes qui avancent dans ma direction.

Le dernier tronçon de leur parcours se fait au pas de course. Je n'ai le temps de rien. Ils me bousculent pour entrer, j'entends :

- ... La maison du terroriste Selim... Oui, c'est celle-là

avec la porte jaune. On ne peut pas se tromper.

Je m'interpose :

- Mon frère n'habite plus ici. N'entrez pas! Vous allez effrayer ma vieille mère et les enfants.

- Des armes... la cachette... Fouillez partout!

Un des hommes s'approche de moi en fureur :

- Il y a eu un mort et des blessés... Un mort, hier! Tu comprends?

Je me dresse devant la porte. Venant à bout de ma résistance, ils foncent, à quatre, vers l'intérieur. Je cherche à les suivre, un cinquième soldat me retient :

- Ne résiste pas, ça ne sert à rien. Patiente. Ils s'en iront vite. Tout ira bien, je te le promets.

Il a une voix chaude, presque amicale. Je me dégage de son étreinte, je ne fais confiance à personne. Je cherche toujours à entrer, à porter à ma mère le secours de ma présence.

L'autre ne me lâche pas :

- Tu ne me reconnais pas, Amin?

Le reconnaître? Je ne veux reconnaître personne dans cette bande-là! Brutalement, je repousse cet homme contre le mur. J'entre.

Je le sens toujours là derrière moi, soudé à mes pas. Je me précipite dans la chambre. Au milieu de matelas éventrés, de paille déversée sur le sol, d'amas de couvertures, de tiroirs tombés de l'unique armoire en bois blanc, de vêtements éparpillés, les miens crient, gémissent, s'agglutinent. A l'indescriptible vacarme s'ajoute le martèlement de carreaux autour de l'évier, dans l'espoir d'y déceler une cachette.

- Je suis David.

En plein tumulte, comment ai-je pu entendre cette voix?

- Pas d'armes. Pas d'armes ici! sanglote ma mère.

« David »... Ce nom m'atteint comme une gifle! Je me retourne pour lui mettre mon poing dans la figure.

De loin, Aziza a suivi notre manège; elle se dégage brusquement, avance à grand pas vers nous, m'oblige à reculer et, agrippant le soldat par les épaules :

- Toi! Toi, David! Je te reconnais! Tu as toujours été le

bienvenu dans ma maison, tu ne peux pas laisser faire. Tu ne peux pas. N'est-ce pas, David, que tu ne peux pas?

David entoure ma mère de son bras, il baisse la tête, il ne trouve pas ses mots.

Alerté par la scène, le Chef nous a rejoint en hâte :

- Hors d'ici, David ! Prends tes quartiers dehors.

- Je connais cette famille. C'était ma famille...

- Tu compliques les choses. Sors d'ici... C'est un ordre!

Je te répète : sors d'ici!

Ma mère saisit ma main :

- Tu vois bien qu'il n'y peut rien, Amin. Ne le retiens pas. Dis-lui de s'en aller.

Je pousse, fermement, David vers la sortie.

- Va-t-en.

- Oui, va, David, reprend ma mère. Va...

- Tôt ou tard tu me le paieras David! braille le Chef.

### III

---

Je vais, je viens, à l'extérieur, comme un fauve en cage.

Le Chef a claqué derrière moi la porte jaune. Les bruits du dedans me parviennent assourdis et feutrés. Je voudrai foncer à l'intérieur, faire cesser cet harcèlement. En cet instant, je me sens étranger à mes frères de sang et si proche de ces frères étrangers.

Devant la mesure d'Aziza, je m'efforce de trouver le calme. Je me persuade que les soldats, ne découvrant aucune arme, repartiront, laissant la famille quitte pour la peur. Plus tard, qu'advient-il à chacun de nous ? Je n'entrevois aucune réponse à mes questions.

Reverrai-je Aziza, parlerai-je à Amin ? Sauront-ils comprendre ? Sauront-ils évaluer les enjeux de ces actes de guerre, qui nous transforment, les uns et les autres, en bourreaux ou en victimes, en chasseurs ou en gibiers ? Un jour, effacerons-nous ces temps maudits, rattraperons-nous ce temps dévasté ? Un jour, pourrai-je courir vers Aziza, sans arrière-pensée? Pourra-t-elle m'accueillir?

• • •

Le vacarme s'apaise. La porte jaune vient de s'ouvrir.

Le Chef paraît sur le seuil. D'un ton amène, il annonce que la fouille est terminée. Il prie ensuite l'entière famille de se réunir, plus bas, au bout de la ruelle.

Amin conduit les siens; ils se suivent en file. Aziza ferme la marche. J'ose à peine relever la tête, rencontrer leurs yeux. Je le fais cependant, soulagé à la pensée que notre départ est proche. Le regard d'Aziza me fixe sans haine.

Sortant à leur tour, derrière la petite troupe apeurée, deux soldats me frôlent et se détournent. Le troisième n'est pas encore sorti. Que fait-il à l'intérieur ?

Le silence s'installe. Un silence massif, oppressant.

Le visage du Chef est lisse, un lac après la tempête. Il adresse un sourire à la vieille. Il se courbe pour ramasser une bille tombée de la poche d'un des enfants. Il lui rend cette bille et lui tapote paternellement la tête. Je reprends espoir. Je respire.

Le dernier soldat apparaît enfin sur le seuil. Il nous rejoint, l'air préoccupé.

• • •

Soulevée de terre, la maison explosa. Elle vola en éclats. Pulvérisée ! Puis, retombant sur elle-même, elle s'effrita en des milliers de morceaux.

La détonation fut suivie de crépitements, de pétilllements en enfilade. La secousse meurtrière alerta les gens du quartier. Ils accourraient de partout.

La mesure ne fut bientôt plus que cendres et fragments, entremêlés de débris de meubles, de lambeaux d'étoffe, d'objets en miettes.

Seule la porte jaune-safran – debout, intacte, son battant largement ouvert – prenait, miraculeusement, appui sur ce tas de ruines fumantes.

*Juin 1991*